

Critique danse : "Giselle..." de François Gremaud [...]

Publié le lundi 9 janvier 2023



Provenant du podcast
Affaire critique



Après avoir présenté "Phèdre !" la saison dernière, le metteur en scène continue l'exploration des figures féminines tragiques des arts classiques en s'emparant cette fois d'un monument du ballet romantique.

Un objet culturel passé au crible d'une critique libre et assumée. Aujourd'hui, le spectacle *Giselle...* de François Gremaud, [à découvrir jusqu'au 24 janvier au Théâtre de la Bastille](#), à Paris, puis en tournée (dates en bas de page) :

Giselle..., c'est le second volet d'une trilogie consacrée à trois grandes figures féminines du répertoire : la première était Phèdre, la troisième sera Carmen. Un spectacle interprété par une danseuse-comédienne, Samantha van Wissen, et quatre musiciens, qui commence comme une conférence un peu rigolote sur Giselle - ce qui peut faire un peu peur -, mais dont la forme se complexifie finalement et force le respect.

Alors *Giselle*, la vraie sans les points de suspension, c'est le grand ballet romantique par excellence, donné pour la première fois en 1841, composé par Adolphe Adam sur un livret co-signé par le poète Théophile Gautier, inspiré par le premier romantisme allemand et aussi par un poème de Victor Hugo. Il représente une toute jeune fille, qu'un duc déguisé en paysan séduit alors qu'il est fiancé à la grande demoiselle du coin. *Giselle*, au cœur fragile, en meurt, et reparaît dans le second acte sous la forme d'une "willis", ces jeunes filles mortes fiancées qui attirent les hommes la nuit et les font danser jusqu'à la mort. Le spectacle commence un peu comme une chronique ou une conférence. En avant-scène, la comédienne Samantha van Wissen se présente, raconte la genèse de l'œuvre, en glissant en bonne conférencière une ou deux petites blagues ici ou là. Puis elle se lance, suggère sur le plateau nu la chaumière de *Giselle*, celle du garde-chasse, le château du Duc de Courlande et les vignes environnantes, et finit par donner singulièrement le ballet, reproduisant plus ou moins fidèlement certaines figures et pantomimes, racontant ainsi la pièce accompagnée par quatre musiciens en fond de scène (harpe, violon, flûte et saxophone) qui jouent une version réduite de la partition de Adam.

Quand on sait qu'il s'agit d'une trilogie, on voit bien la recette : partir d'une grande œuvre, et y appliquer un filtre - il y a quelque chose d'un peu pratique, et potentiellement simpliste. C'est la peur que j'ai eue au début : celle d'assister à une paraphrase à visée pédagogique.

Multiplier les filtres

Mais c'est une des manières seulement dont le spectacle se place par rapport au ballet. Assez vite, quand la comédienne se met à danser, se posent d'autres questions : le filtre apposé se complexifie. A la paraphrase se superpose une forme d'esprit critique, qui envisage la pièce vivante, avec des allusions à la manière dont elle a été différemment jouée et dansée au fil du temps, par exemple. Mais ce qui fonctionne surtout, et qui je trouve est finement tenu, c'est le biais parodique, pas tant dans les blagues et jeux de mots parfois un peu ringards qui émaillent le texte, mais quand c'est le corps de la danseuse qui prend en charge le comique. Samantha van Wissen n'est pas une ballerine, elle n'a plus

vingt ans, et sa manière de reproduire les entrechats, les arabesques, les pointes redoutables de Giselle créent un effet assez saisissant. Déjà, c'est drôle, quand par exemple elle parcourt le plateau dans tous les sens pour essayer de reproduire le ballet des "willis", ces quatre rangées de quatre ballerines qui occupent la scène au début de l'acte deux, ou encore ce geste reproduit maintes fois de leur Reine, Myrtha, bras tendu pour condamner le Duc Albrecht. C'est burlesque mais pas clownesque, car de fait ce qu'elle danse est beau, et par moments parvient à produire chez le spectateur une émotion sensible, assez proche de celle du ballet original, surtout dans ce second acte crépusculaire qui concentre tous les affects du grand romantisme.

Le spectacle fonctionne dans les moments où ces injonctions sont quasi contradictoires : la pédagogie, la parodie, le mime, la critique, la paraphrase entrent en collusion et dépassent la recette du spectacle sur un spectacle. Cela tient sans doute moins au texte de François Gremaud qu'à ce qu'en fait son interprète, qui livre une performance assez virtuose, et qui, surtout, la livre en danseuse.